

Jean Barbe, Louis Caron, Roxanne Bouchard

Julie Sergent

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2006). Compte rendu de [Jean Barbe, Louis Caron, Roxanne Bouchard]. *Lettres québécoises*, (122), 25–26.

☆☆☆☆☆

Jean Barbe, *Comment devenir un ange*,
Montréal, Leméac/Actes Sud, 2005, 376 p., 28,95 \$.

Un pur et terrifiant plaisir

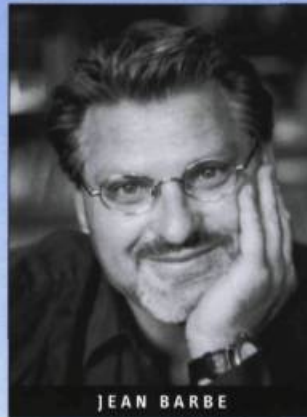
Le coup de maître de Jean Barbe.

Cest une construction judicieuse, juste assez étonnante pour qu'on en salue l'inventivité, et dont les assises paraissent juste assez solides pour qu'on en gravisse chaque niveau avec un émoi certain. Touffue et non brouillonne. Intelligente et non incompréhensible. Écrite, et non vomie, non déconstruite, non récitée. Un pur et terrifiant plaisir.

Comment devenir un ange fait suite, tant chronologiquement que spirituellement, au roman de Jean Barbe intitulé *Comment devenir un monstre*. Ce dernier, qui retraçait l'histoire d'un homme devenu monstre (un peu par la force des choses, beaucoup par hasard), a ainsi ouvert la voie à cette histoire d'ange, l'un et l'autre romans partageant quelques prénoms : ici Victor Lazarre (c'est l'ange), là Viktor Rosh (le monstre), avec dans les deux ouvrages un François lancé sur leur trace (François étant de même le prénom du personnage central du premier roman de Barbe, *Les soupers de fête*). Dans *Comment devenir un ange*, donc, François est un jeune journaliste dont le parcours ressemble de fait à celui de Barbe (emploi dans un journal dit de gauche, éditoriaux pondus aux fins de faire jaser dans les chaumières, etc.), à qui l'on a confié pour première tâche de choisir la lettre gagnante d'un concours ayant pour thème « L'être le plus extraordinaire que j'ai rencontré ». Le patron du journal opposera son droit de veto en donnant la palme à une personnalité connue plutôt qu'à l'un ou l'autre des *nobodies* privilégiés par François. Jusque-là, pas de surprise. L'intrigue prend son élan lorsque François comprend que l'être le plus extraordinaire évoqué dans cinq des lettres est vraisemblablement une seule et même personne, tantôt nommée Victor Lazarre,



tantôt Jean-Jacques Aléa, puis Georges Sort, Benjamin Fortuit, Michel Dé. Comme quoi le hasard a aussi quelque chose à faire avec la création des anges...



JEAN BARBE

Autour de François gravitent plusieurs personnages, et en particulier ses colocataires : Fred, qui fera des études universitaires en physique, puis en programmation informatique, avant qu'une tragédie le plonge dans une véritable descente aux enfers ; et une battante prénommée Provençal, bûchant sur une maîtrise puis un doctorat en histoire qui révèlent son obsession pour les grandes catastrophes de l'humanité. Dans leur entourage, également, le propriétaire de leur appartement, à qui une enfance apparemment normale et une personnalité apparemment normale

aurait légué une vie tordue... et un autre homme, élevé celui-là dans des conditions terribles, et qui trouvera pour sa part une façon de vivre en paix.

Jean Barbe mène ce roman avec une aise parfaite, comme si les lignes en étaient toutes tracées d'avance, ce qui, étant donné le nombre d'événements qu'il y met en scène et les liens qui les unissent, n'est rien de moins qu'un coup de maître. Et le désir que ressentira le lecteur de reprendre le plus rapidement possible le livre pour se faire raconter le destin des uns et des autres est d'autant plus urgent que le démon, plus que l'ange, semble s'en être emparé.

Une construction que l'on a envie de décrire avec ces mots qui la terminent :

Des particules assemblées en atomes puis en molécules formaient une architecture complexe et mystérieuse qui était la vie. Les fleurs vibraient imperceptiblement sous l'influx de la sève et leurs pétales s'agitaient au ralenti en cherchant la lumière. C'étaient des créatures belles et éphémères, qu'un souffle pouvait détruire, si nombreuses, si petites, si tendres, entourées de dangers, menacées de toutes parts.

☆☆☆☆☆

Louis Caron, *Tête heureuse*,
Montréal, Boréal, 2006, 360 p., 25,95 \$.

Caron magicien

L'histoire d'une femme un peu fée, par un romancier un peu sorcier.

Il y a des romans qui se portent en soi longtemps. Ainsi du dernier titre de Louis Caron, *Tête heureuse*, roman touffu de 360 pages qui a eu sa première vie à la radio d'État, un quart de siècle plus tôt, sous la forme de 26 épisodes de 15 minutes contés par l'auteur qui relataient autant de tranches de vie de la surnommée Tête heureuse. Le passage de l'oral au roman aurait sans doute pu se



LOUIS CARON

faire sans une si longue seconde gestation, chez ce romancier dont la notoriété tout au long des décennies quatre-vingt et quatre-vingt-dix tenait justement dans ses aptitudes pour le roman historique. Mais Louis Caron a attendu. La maturité ? Si cela veut dire l'art de jongler avec plusieurs univers en même temps, celui de jouer avec les temps du récit comme un chat avec une pelote de laine, et celui d'y mettre tout son cœur, alors oui. *Tête heureuse* est un roman de la maturité.

Tête heureuse vit dans un chalet qu'elle a construit de ses mains — ce qui n'est pas rien pour une femme qui n'a « pas toujours su faire la différence entre un clou et une vis » —, bordé d'un jardin « comme un dessin d'enfant grandeur nature ».

Maintenant âgée de 59 ans, elle a été une mère qui prenait les jeux de l'enfance très au sérieux, tellement occupée à savourer les heures passées avec ses deux fils qu'elle pouvait souvent laisser de côté les tâches que d'aucuns — entendre son mari — auraient trouvées plus appropriées. Les courses? Elle avait oublié. Et si elle n'oubliait pas, elle n'achetait pas ce qu'on lui avait pourtant clairement demandé. D'où le surnom, pas nécessairement aimable dans la bouche du mari exaspéré, de *Tête heureuse*.

On l'aime tout de go cette mère dont Louis Caron parvient à broser le portrait en quelques pages à peine, avec le doigté d'un pro, annonçant dès le départ que le récit se fichera de la linéarité pour adopter plutôt une attitude semblable à celle de *Tête heureuse*: ludique, imprévisible, maquillant s'il le faut la tragédie avec des allures de chasse au coco de Pâques.

Lorsque débute le roman, le narrateur nommé Caron, un journaliste comme le fut bel et bien Caron l'écrivain pendant quinze ans, impatient de connaître les résultats des examens médicaux de sa mère, est troublé de ne pas la trouver chez elle. Il l'est plus encore de recevoir bientôt un courriel signé par sa mère: «[...] j'ai une tumeur au cerveau le mot le dit: tu meurs il



me reste trois mois à vivre trois mois pour apprendre à mourir c'est pas beaucoup.» Et parce qu'elle n'a rien perdu de la fantaisie qui faisait la joie de ses enfants, elle ajoute: «[...] je te donnerai des nouvelles sur l'ordinateur et autrement si tu joues le jeu avec moi tu auras une récompense lis bien ce message il comprend un premier indice.» Voilà donc Caron lancé sur les traces de sa mère, elle-même sur celles de toute sa vie, le récit faisant dès lors se chevaucher l'histoire de *Tête heureuse*, de son «vrai» nom Bérénice, et celle de son fils la pourchassant. L'écrivain ne se contentera pas de conter toute la vie de la mère — en particulier la rencontre avec celui, alors deux fois plus âgé que Bérénice, marié et père d'une fille, qui deviendra son mari —, il exposera la fragilité et les questionnements de son narrateur, jetant même dans les pattes de celui-là une auto-stoppeuse suffisamment séduisante pour que le narrateur passe outre les tendances suicidaires de la demoiselle.

Le *road novel* d'un monsieur qui a fait du chemin...

☆☆
Roxanne Bouchard, *Whisky et paraboles*,
Montréal, VLB éditeur, 2005, 280 p., 24,95 \$.

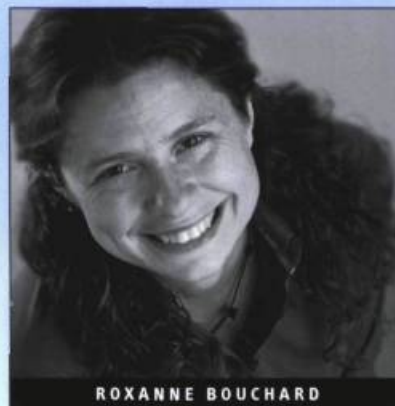
Trop et pourtant pas assez

Un premier roman ambitieux qui aurait gagné à être dépouillé de quelques personnages et de quelques tics d'écriture.

Une jeune femme apparemment bien décidée à refaire sa vie emménage dans une maison au fond des bois. La maison lui est vendue meublée: ce qui n'est pas innocent bien entendu, la proximité des souvenirs, vaisselle et meubles d'autrui pouvant donner à cette Élie l'illusion d'abolir ainsi son propre passé. Mais il n'est pas plus têtue souvenir que celui qui ne veut pas se dévoiler! Élie n'est pas sitôt installée dans sa nouvelle demeure qu'elle est directement mise face à ce qu'elle voulait pourtant fuir à tout prix: un enfant.

À tous ceux qui disent que j'attendais quelque chose et que me voilà servie, je répondrai que j'attendais n'importe quoi sauf un enfant, excepté un enfant, excluant un enfant. (souignés dans le texte)

Devant tant d'insistance, il ne faut pas être trop fin lecteur pour comprendre dès lors que la petite Agnès, dite Amorosa, huit ans, qui fait intrusion dans la vie d'Élie avec ses yeux pleins de questions, son cœur troué et sa peau lacérée par les violences maternelles, pourrait bien être tout à la fois le chemin de croix et la rédemption espérée (il ne faut pas être trop fin lecteur non plus pour deviner qu'un enfant est à la source des tourments passés d'Élie).



Premier roman de Roxanne Bouchard, *Whisky et paraboles* a valu à son auteure, professeure de littérature dans un cégep, le prix Robert-Cliche 2005. Écrit sous la forme d'un journal qui s'échelonne du 3 juillet au 20 juin (Agnès apparaît le 15 juillet. Le 18 avril, neuf mois plus tard donc, un conteur arrivera mystérieusement dans la vie d'Élie et d'Agnès. La trinité pourra bientôt être scellée...), il est un roman qui pêche, comme souvent les premiers

romans, à multiplier les allusions à tout et à n'importe quoi et à vouloir en mettre plein la vue. Donnant à fond dans la parabole qui orne son titre, *Whisky et paraboles* refuse ainsi de se concentrer sur la seule histoire d'amour unissant Élie (la prophétesse?) et Agnès (la sainte? Que les amoureux des Écritures s'amuse à faire les rapprochements...), ce qui aurait pourtant amplement suffi, pour s'effiloche d'histoire secondaire en histoire secondaire, de dialogue aviné (d'où le whisky) en chorégraphie célébrant Mère nature et le droit fondamental de décider de sa propre vie (d'où un suicide traité avec une légèreté qui frise l'obscénité). En final, le retour à l'histoire principale ne sauve pas le roman de l'ennui dans lequel nous aurons plongés les débordements existentiels des uns et des autres («Si t'arrêtais juste un peu de te questionner, juste vingt-quatre heures, juste pour reprendre ton souffle, ça te permettrait de...») sans parler des tics d'écriture de l'auteure («Je te. Tellement»; «C'est la seule personne qui et il m'abandonne»; «On ne sait pas ce qui nous prend, mais»; «[...] elle s'est dirigée vers le divan avec un air de fille qui»; «J'ai peur d'être déçue de façon administrative et et et»). Souhaitons qu'un prochain roman ait la générosité et l'omission plus judicieuses.

